LA

Première Lettre d'amour.

Conte inédit.

Elle avait quatorze ans peut-être, cette fillette, mais à voir ses yeux pensifs, on devinait bien que la femme était déjà née et qu'en elle une âme précoce disputait à l'adolescence ses dernières droits.

Elle n'était pas consciente encore de ce changement, vu la parfaite éducation, reçue au sein d'une famille de mœurs exemplaires; elle ne s'expliquait donc pas encore pourquoi elle devenait toute rouge lorsque les amis de papa disaient en lui prenant le menton: "Eh! l'on devient jolielle, mademoiselle!"

Son plus grand, son plus irrésistible désir était de recevoir une lettre d'amour! Elle était jalouse des mortelles fortunées qui ont une correspondance amoureuse!

En passant devant la poste, elle interrogeait d'un long regard cette mystérieuse boîte qui devait contenir des "anges" et des "idoles",—du moins le supposait elle,—jugeant que la moitié du genre humain passait son temps à écrire d'amoureuses épîtres à l'autre moitié ou à les lire!

Elle se consolait en adressant des pages passionnées à ses amies d'école. Elle les assurait d'un amour éternel, et leur envoyait à toutes des boucles de ses cheveux et des violettes sèches.

Cependant, elle ne pouvait se donner l'illusion d'avoir une correspondance amoureuse. Elle comptait les mois et les années; elle disait:

—Qui sait si l'an prochain, à pareil jour, j'aurai reçu une lettre d'amour?

Cette lettre devait marquer pour elle une ère nouvelle.

Or, un jour, la servante vint, d'un air mystérieux, remettre à la jeune fille une enveloppe vert pâle, dont la suscription était d'une si régulière écriture qu'on l'eût dite lithographiée.

En guise de cire, il y avait un pain à cacheter— Dieu, quelle élégance!—Elle portait un oiselet bleu, imprimé sur fond d'argent.

Peu s'en fallut que la fillette ne tombât du coup! mais s'armant de courage—car elle savait qu'en semblable occurence les héroïnes de roman sont toujours vaillantes,— elle demanda à la domestique:

—Pour qui cette lettre?

— Pour vous, mademoiselle! Voyez!

— Qui te l'a donnée?

— Elle était en bas, chez le concierge. J'ai eu l'idée de la retirer tout de suite, vu que....

—Tu as bien fait, ma chère; quand je me marierai, je te donnerai des dragées.

Sans être superlativement flattée par la perspective de ces lointaines douceurs, la servante dit merci, et laissa sa jeune maîtresse.

Celle-ci, la main sur son cœur, qui battait à coups précipités, fit en un moment, les yeux grands ouverts, une douzaine de rêves, plus extravagants les uns que les autres.

Elle se redisait les vers du poète aimé:

Lina entrevit le billet doux,
Pendant aux branches du jasmin;
Et Lina, prise d'un secret frisson,
Tendit la main vers le billet doux;
Elle brisa le cachet bleu....
Et la lettre d'amour disait ceci:

Que de fois elle avait lu, relu pour la relier encore, cette poésie d'Arnaldo Fusinato! A cette heure, elle la répétait, tenant à la main la lettre qu'elle n'osait ouvrir, mais qu'elle couvait des yeux:

"A Mademoiselle Giovanna Guzzolini. — En ses gentilles mains."

Ce "gentilles mains" lui semblait déjà une déclaration d'amour.

La lettre lui brûlait les doigts. L'*A* majuscule de la première ligne semblait lui sourire avec un visage pâle. Toutes les lettres du mot "Mademoiselle" dansaient devant ses yeux; et "Giovanna Guzzolini", son nom à elle, si bien calligraphié, avec ses deux *G* anglais, ornés de fioritures, lui donnait le vertige.

Enfin, sa décision fut prise:

"Elle brisa le cachet bleu"....

L'enveloppe contenait une feuille pointillée, brodée, fleurie d'arabesques, de pagodes, de biuettes On eût dit un mouchoir de batiste avec sa dentelle.

La fillette n'avait jamais vu semblable merveille. Cette lettre devait bien coûter 80 centimes, sans compter l'enveloppe. Elle la déplia avec mille précautions, tremblant toujours un peu, et lut:

"Chère Giovanna...."

Ce fut une désillusion, il faut bien le dire. "Chère Giovanna" ne répondait pas au vocatif qu'elle avait imaginé. "Chère Giovanna", tout le monde dit cela, c'est commun, cela ne signifie rien!

Elle était vraiment dépitée. Cependant, avec persévérance, elle continua sa lecture:

"Tu croiras peut-être que je t'ai oubliée, comme tu m'as oublié, toi. Mais non! Je me souviens toujours, et je sais que, si les montagnes restent à la même place, les êtres humains peuvent se rencontrer."

"Si le destin le veut, nous nous rencontrerons. Rappelle-toi alors que je suis et serai toujours ton affectueux ami et....

GIUSEPPINO PERINELLI.

Nulle illusion possible! Giuseppino Perinelli n'avait rien de commun avec le brun cavalier de Fusinato, qui écrivait à sa belle.

Lina! dès l'heure où sur ton visage,
Je fixai, ardemment mes yeux,
Dès cette heure, dès ce premier instant,
Je brûlai d'une flamme inconnue et [t'aimai,
Dont on n'aime que la Patrie et [Dieu!

Perinelli ne parlait ni de Patrie ni de Dieu! Il introduisait bien les montagnes, c'est vrai, et c'est déjà quelque chose; et puis le langage des vers ne ressemble pas à celui de la prose.

Une fois passée la première impression de dépit, la jeune fille relut la lettre et s'arrêta avec une particulière complaisance à la réticence de la signature:

"Affectueux ami et".....

"Et"..... En voilà une plaisanterie! Ce..... est plein de mystère!

La jeune fille continuait de raisonner:—On ne remplace pas un mot par des points suspensifs, quand ce mot peut se dire devant papa et maman.

Dès lors, la profonde astuce de Giuseppino parut à Giovannina claire comme le jour. Il devait s'attendre à ce que la lettre tombât aux mains des parents. Voilà pourquoi, sauf la métaphore des montagnes, qui impliquait l'idée d'un amour à toute épreuve, rien ne décelait ses sentiments intimes; mais tous étaient passés dans ces symboliques points suspensifs, que papa et maman ne devaient pas comprendre! Eh! les beaux garçons ont de la malice!

Mais qui sait si Giuseppino Perinelli était beau garçon? La fillette n'avait gardé de lui qu'un vague souvenir. Ils avaient joué ensemble, vers la huitième et la dixième année, tirant des coups de "pistolet à vent" dans une rondelle de navet: cinq trous, la roue; quatre trous, l'étoile; trois trous, l'œil de la foi; deux trous, les lunettes.... Et quand ils ne perçaient qu'un seul trou, Giovannina et Giuseppino y appliquaient l'œil à tour de rôle, pour considérer le panorama.

Depuis l'époque de ces jeux ingénus, les deux enfants ne s'étaient plus trouvés ensemble, et Giovannina, qui avait complètement oublié son ami, — maintenant qu'il repassait accompagné de ce romantique "et".... — ne pouvait s'empêcher d'être doucement émue.

Elle continua ses réflexions.

Voyons, combien y avait-il de points suspensifs? Huit. Donc le mot sous-entendu ne pouvait être qu'"amoureux." Donc Giovanna avait un amoureux!

Au dîner, bien que ce jour-là, elle eût, comme d'habitude, excellent appétit, elle demeura un moment indécise, se demandant si la dame qui a un soupirant peut se permettre de reprendre une seconde fois du bœuf à la mode. La solution affirmative lui parut un peu trop réaliste; et Giovannina eut l'héroïsme d'opter pour la diète.

Il lui semblait aussi que toutes les personnes présentes devaient la regarder et s'apercevoir qu'elle était aimée; que le ciel, l'air, le soleil, les arbres, les pierres, les oiseaux et le chat, lui aussi, étaient informés de ce grand événement.

Elle s'imaginait que d'un bout à l'autre du monde une plaintive et secrète mélodie soupirait en un long trémolo: Giovannina a un amoureux.

——

Et maintenant, où cacher cette lettre? Grave problème! Je peux assurer qu'elle changea maintes fois de domicile. Giovannina la mit d'abord noblement dans son corsage; ce fut alors qu'elle s'agitait à tout instant et poussait d'interminables soupirs, pour entendre le frou-frou du papier sur son cœur.

L'épître descendit ensuite dans ses poches; et enfin dans une vieille paire de bas, cachée au fin fond de la commode.

Cependant Giovannina n'oubliait pas la lettre d'amour. A chaque instant, elle allait la reprendre, et se plongeait avec délice dans la contemplation des six points....., plus séduisants à ses yeux que ne le fut pour Eve, au paradis terrestre, la pomme de la science.

Elle s'était aussi flattée, mais vainement, hélas! que Giuseppino lui écrirait encore. Quant à elle, il lui était impossible de répondre, attendu que, dans le trouble de la première déclaration, son "ami et"..... avait omis son adresse.

——

Une année s'écoula ainsi, sans nouvelles de Giuseppino; mais Giovannina le cherchait dans tous les beaux adolescents, bruns et sveltes, qu'elle rencontrait. Elle pensait que, depuis quatre ans, il devait avoir grandi plus qu'elle, et avoir au moins un demi-centimètre de moustache, et un regard fatal.

Un jour d'hiver qu'elle était sortie avec sa maman, elle rencontra, place Santa Maria, les élèves de l'Institut technique, sortant en groupes tumultueux et se dispersant sur la place, comme une troupe de poulains échappés.

Tiens, dit la mère, regarde donc! Ce jeune homme me paraît être Giuseppino, le fils du pharmacien qui habitait en face de chez nous, et qui ne voulait jamais se moucher.

Giovannina regarde et voit, au milieu de trois garçons roulant des boules de neige, son ami *ed*....lui-même, en personne, tel qu'elle l'a connu voilà quatre ans, avec son petit nez rouge à la française. Et, par-dessus le marché, il a des engelures aux oreilles!

Il porte une houppelande taillée dans une ancienne capote de garde national, et il a des manchettes de laine violette à côte fine, à l'ourlet festonné.

O idéal!

—Pauvre petit! fit la maman. Il n'a pas embelli!

—Oh! non! répondit la jeune fille, des plus mortifiées.

Rentrée au logis, elle mit en pièces la lettre pointillée et, définitivement, la jeta au feu.

——

Maintes et maintes années après, Giovannina faisait son voyage de noces, avec un jeune mari fort bien tourné; et, voyez les jeux du hasard: l'employé qui leur remit les billets pour Venise n'était autre que Giuseppino—nez français toujours, absence totale de moustache, casquette bleue à galon d'argent.

—Si tu savais! chuchota Giovannina à l'oreille de son époux, en lui montrant le jeune homme.

—Quoi donc?

Mais aussitôt ils montèrent en sleeping-car, et l'on ne sait si Giovannina eut le temps de narrer son histoire....

AU SERVICE

—DE LA—

RUSSIE.

La mort du lieutenant Burtin.

En 1904, peu après les sanglants combats sur les bords du Chaho, on m'attacha en qualité d'officier subalterne à la personne du général de service au quartier général. Après avoir combattu sur le front de l'armée, vécu des jours fiévreux, subi des privations et des dangers, ma nouvelle existence ne pouvait me satisfaire.

Au lieu des montagnes vertes, des vallons tapissés de gaolian, des villages dévastés et incendiés, au lieu des temples antiques entourés de petits bois sacrés que sillonnaient nos patrouilles en poursuivant l'ennemi ou en se cachant de lui, après les nuits autour des feux de bivouac, —de sept heures du matin à neuf heures du soir, dans la salle de réception du général de service, je notais les "desiderata" que formulaient les visiteurs et je faisais ensuite un rapport au général.

Pendant ces longues et monotones journées, des centaines de modestes officiers étalèrent devant moi leurs petits soucis, exprimèrent leurs humbles requêtes. Sous mes yeux défilèrent de grands chefs très puissants qui venaient solliciter pour un protégé quelque récompense, quelque faveur.

Un matin d'automne, peu de temps après ma nomination à l'état-major général, j'aperçus un visiteur qui différait singulièrement de mes solliciteurs habituels.

De taille moyenne, trapu, large d'épaules, il avait un visage au teint d'une pâleur mate, encadré d'une large barbe rousse. Involontairement, son costume de toile khaki, ses petits souliers à lacets attiraient l'attention d'autant plus que cet équipement inusité dans nos régions, s'accompagnait d'un haut et hirsute bonnet de fourure, semblable à ceux que portent les Cosaques.

Je le pris pour un fournisseur de l'armée et m'approchai afin de m'informer de l'affaire qui l'amenait. L'inconnu se présenta: Lieutenant Burtin, de l'armée française. Il ne parlait pas un mot de russe. Nous causâmes donc dans sa langue natale.

Il m'expliqua pourquoi il était à Moukden.

Lieutenant au 4e régiment de ligne en garnison à Alger, Burtin n'avait pas voulu rester spectateur inactif du drame russo-japonais et c'est animé de la plus chaude sympathie pour la Russie qu'il avait fait route vers Pétersbourg.

Dès son arrivé là-bas il perdit quelques illusions: il lui fallut plus d'un mois et accomplir des formalités sans nombre avant d'obtenir la permission de se rendre sur le théâtre de la guerre.

A Kharbine où se trouvait l'état-major de l'arrière-garde, il se heurta à de nouveaux obstacles. On le soupçonna d'être un espion japonais et on le retint jusqu'à ce que son identité fût établie. Avant qu'on ait obtenu de Saint-Pétersbourg les renseignements sur son compte, un mois encore s'écoula.

Après avoir perdu quatre mois en vaines attentes, enfin parvenu à Moukden, il ne lui restait plus qu'à obtenir une inscription dans un régiment quelconque.

C'est ce qu'il venait demander au général de lui accorder: "J'ai, ajouta-t-il, une lettre de recommandation de Paris pour Kouropatkine .... Je ne demande qu'une chose, me battre! Qu'on me permette de prendre rang dans l'armée russe, fût-ce comme simple soldat! Je ne demande rien, ni solde, ni grades, ni croix; je veux brûler des cartouches, et tirer mon sabre. Est-il possible que je sois obligé de partir sans avoir satisfait ce désir?"

Je fus pris d'une vive sympathie pour ce Français dont la belle abnégation et l'âme courageuse me réconfortaient parmi tant de causes de tristesse. Malheureusement, malgré mon ardent désir de voir sa demande agréée, malgré mes démarches réitérées, les choses traînaient en longueur: les jours, les semaines passaient sans rien apporter de nouveau. Le lieutenant Burtin ne connaissait personne, sauf moi, qui étais très occupé. Je voyais mon pauvre ami s'énerver se désespérer. J'eus alors une idée lumineuse: comme j'avais une communication à faire au général Mitchenko, commandant le détachement de Cosaques, dont mon régiment faisait partie, je proposai à Burtin d'essayer de le faire accueillir par mon général sans plus attendre les grandes décisions de l'état-major général.

Ma simple proposition eut un effet stupéfiant. Rien qu'à l'espoir de pouvoir se battre, de faire peut-être partie de la célèbre division de Mitchenco, cet homme barbu et musclé se mit presque à pleurer. Burtin me saisissait les mains et les broyait en criant:

—Vous feriez ça pour moi? Vous le ferez? Vous ne changerez pas d'idée jusqu'à demain? Je puis compter sur vous? et, de ses grands yeux gris et clairs, des larmes s'échappaient et coulaient la long de son visage pâle, sur sa peau mate....

——

En sortant du village où campait l'état-major, le lieutenant Burtin et moi, nous sentions le froid léger nous transpercer. Nous prîmes par une large route qui menait aux lignes d'avant-garde.

Jouissant du soleil de cette matinée de novembre, nous longions les longs bâtiments des hôpitaux et des boulangeries, dépassions d'immenses clôtures en terre glaise et les restes d'usines de Khanchine, derniers vestiges de la domination coréenne, et enfin, nous avions devant nous la vaste et triste plaine que sillonne, dans le lointain, le fleuve Khoun hé dont les eaux rapides et bouueuses serpentent entre des rives de sable.

Bien d'aplomb sur un petit cheval cosaque, la "papakha" (le bonnet de fourrure des Cosaques) sur l'oreille, sanglé dans une courte pelisse en peau de mouton, le lieutenant Burtin était méconnaissable.

Son humeur aussi avait changé du tout au tout. Il était loquace à présent, me posait des dizaines de questions à la suite, n'attendait pas mes réponses, avait une joie enfantine de tout ce qui se déroulait devant lui.

Le tableau d'ailleurs qui s'offrait à nos regards était pittoresque; là, défilaient des transports militaires, des haquets à bagages: ici s'enchevêtraient les chariots tricolores des Chinois tous surchargés, tous attelés de pauvres mulets efflanqués et harassés. Soudain, un Cosaque nous dépassait dans un nuage de poussière. Penché sur le col de son cheval, debout dans ses étriers, de la tête il fendait l'espace avec la légèreté d'un oiseau.... Le braiement des mulets, la plainte des roues de bois, le claquement des fouets et les cris des conducteurs formaient un bruit continu dont l'air semblait frémir.... Burtin parla de Paris et, tous deux, nous nous évadâmes de la réalité pour évoquer le passé.

Il me racontait sa chère armée, son service dans les colonies: sa destinée avant son départ de France. Puis nous parlions de Paris que je connaissais aussi bien que lui.

Qu'il était étrange ce souvenir de la capitale de l'univers dont nous étions séparés par des milliers de lieues! Ce souvenir persistant, là, au milieu des champs de gaolian, parmi les villages détruits par la guerre! Les Champs Elysées, les boulevards, le café de la Paix, Longchamps, tout cela existait-il vraiment? Et jouirions-nous encore, dans notre vie, de la culture, du confort, de la grâce parisiens? Nous causâmes de tout un peu: de la guerre de 70, des campagnes célèbres de Napoléon, des nouvelles de Manpassant....

Il faisait nuit lorsque nous atteignîmes Ouamichidjai, village où stationnait mon régiment.

Dans la spacieuse "fansa" (maison mandchoue) qu'il occupait, le général Mitchenko nous fit l'accueil le plus aimable et le plus cordial. Il était entouré de ses aides de camp, de deux attachés militaires américains qui, ayant assisté à la revue du détachement le matin, étaient demeurés les hôtes du général pour toute la journée. A mon récit des longues attentes du lieutenant français, le général sourit, il serra avec sympathie la main de Burtin et lui promit de le placer dans un de ses régiments.

Je traduisis à Burtin les paroles du général et il était charmant d'entendre le lieutenant français et le célèbre général exprimer, chacun dans sa langue, les sentiments d'admiration, de respect et de reconnaissance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

On nous fit place à la table; on nous versa de l'eau de-vie dans de petits gobelets; on nous servit une omelette et des conserves et, comme nous étions harassés et affamés, nous fîmes honneur au repas. Pendant ce temps, le général continua aux Américains son récit interrompu accompagnant son anglais imparfait d'une vigoureuse mimique et de gestes énergiques.

Comme j'étais attendu au cercle, je me levai de table. Au moment où je montais à cheval dans la cour, Burtin vint me serrer la main. Son visage ému, éclairé par la lune, resta gravé dans ma mémoire; il répétait: Je vous remercie de tout mon cœur, c'est à vous que je dois tout cela...

Quelques jours plus tard, j'appris que Mitchenko avait tenu parole et que sur sa demande, Kouropatkine avait nommé Burtin "sotnik" (c'est-à-dire à un grade équivalent à celui de lieutenant) dans l'escadron des cosaques de Verchnioudinsk, commandé par le sous-essaoul (chef d'escadron) Michel Nekrassof.

——

Le 26 décembre, l'avant-garde de la cavalerie de Mitchenko, composée de soixante-dix sotnias (une sotnia comprend une centaine de cavaliers), fut envoyée en expédition sur l'Inkéou. C'était la première fois que Burtin prenait part à une semblable opération.

Le lendemain, dans la soirée, les Russes franchissaient les lignes ennemies et les énormes projecteurs annonçaient aux Japonais l'approche de nos troupes.

Les patrouilles d'éclaireurs furent reçues à coups de canon par les Japonais et les Kounghouses qui occupaient de petits villages. Burtin, toujours un des premiers, reçut, ce jour là, le baptême du feu.

Il attaqua une bande de Kounghouses et pendant la poursuite fendit de sa main la tête de leur chef.

Le soleil déclinait quand des éclaireurs vinrent nous avertir qu'à Sandakan, petit village situé en avant de nos lignes, de l'artillerie japonaise s'était retranchée.

—En avant! s'écria Burtin en sortant son sabre du fourreau, et il s'élança à la tête de sa demi-sotnia.

Avec des cris sauvages, rapide comme la poudre, la demi-sotnia charge. Les sabres jettent des éclairs, pas un homme de la sotnia ne s'éloigne de son chef héroïque; en franchissant des fossés terribles, nul ne pense au danger, tous ces hommes n'ont qu'une pensée; déloger et anéantir l'artillerie japonaise.

Mais avant que les nôtres aient eu le temps de franchir l'espace qui les séparait du village, les Japonais ont pu se mettre à l'abri derrière leurs retranchements. Une salve tonne.... puis une autre.... un feu meurtrier roule.

Atteint un des premiers, blessé en pleine poitrine, le lieutenant Burtin tombe de son cheval. En vain, il essaye de retirer ses pieds des étriers, il n'y peut parvenir, et est traîné par son cheval affolé, jusque sur le retranchement derrière lequel les Japonais se tiennent embusqués.

Voyant leur chef perdu, le reste de la demi sotnia charge, charge encore, charge toujours jusqu'à la mort du dernier....

Couché devant les canons japonais qui vomissent leur feu sur lui presque à bout portant, labouré de blessures, tordu par l'agonie, le lieutenant Burtin crie: Chargez, chargez! En avant! en avant!

....Heureusement, les dépouilles mortelles de Burtin échappèrent aux mutilations et aux profanations que les Japonais infligeaient à nos morts. Nous retrouvâmes à la lueur des torches le corps déjà rigide du héros français.

——

Une matinée glaciale. Le givre couvre les toits, les arbres dénudés tendent leurs bras comme une supplication, l'infini de la plaine est noyé d'ombre. Le chant mortuaire se confond avec le bruit des roues de chariot qui geignent, du canon qui tonne, évoquant des souvenirs qui étreignent le cœur d'émotion.

Près d'une fosse fraîchement creusée, des dizaines de cadavres fraternisent, cousus dans des nattes jaunes. Voici les corps de nos amis, Nekrassof et Burtin. La cérémonie est terminée. Lentement, on descend l'un après l'autre les héros qui sont morts pour l'honneur, pour le devoir.... Ceux qui restent, passent et jettant une poignée de terre gelée sur leur tombe.

Le général Mitchenko prononce un discours. La voix sonne ferme et courageuse dans l'air froid, mais des larmes coulent le long du mâle visage et se perdent dans les moustaches grises.

—A....cheval!....retentit le commandement. On s'approche des chevaux tranais.

Lentement, les sotnias défilent devant la tombe.... par la plaine basse du Lao Khé.... s'en vont vert le sud....

Et les sombres ruines du Sandakan disparaissent dans la brume épaisse.

WLADIMIR DE CHNEOUHR.

L'ETERNEL SURVIVANT.

Voici de nouveau qu'on annonce la mort, dans un village du Midi, d'un combattant de Waterloo. Il faut croire que, quand il n'y en a plus, il y en a encore. Depuis combien de temps les journaux consacrent-ils un entrefilet ému au dernier vétéran des guerres de l'Empire?

Je m'incline, comme tout autre, devant ces vieux braves qui ont joué un rôle, si modeste soit-il, dans l'épopée du commencement du siècle. Mais, chaque fois que je vois enregistrer un de ces décès d'antique grenadier, je me souviens d'une petite aventure qui m'est arrivée, il y a quelques années, dans une excursion dans l'Est. Ce n'est pas manquer de respect à la mémoire de ces glorieux débris que de la raconter, en établissant tout de suite une distinction entre les vrais "anciens" et les exploiteurs. Est-il rien de sacré, en ce temps ci, et la falsification n'a-t-elle pas tout atteint?

Je visitais un champ de bataille de la première invasion, en Champagne. On a élevé un petit monument commémoratif là où eut lieu une furieuse et héroïque mêlée. Comme j'errais sur l'emplacement du combat, en songeant philosophiquement au peu de traces que laissent les plus sanglantes hécatombes, un vieux paysan s'approcha de moi.

Je le pris pour un de ces insupportables guides qui, partout où l'histoire s'est écrite sur le sol, vous gâtent par d'insipides récits les plus poignantes impressions. Et, de fait, s'attachant à mes pas, quoi que je fisse, il commença une ennuyeuse description de la bataille, semblant réciter une leçon. Il dénombrait les masses ennemies qui continuellement arrivaient, forçant nos soldats à se replier; il m'énumérait les noms des généraux des alliés; il me décrivait minutieusement la marche du combat. Je ne l'écoutais guère, le subissant en cherchant dans ma tête un prétexte pour l'éloigner.

— Tenez, fit-il tout à coup, regardez là.... où sont des vignes, à présent.... l'Empereur, à cheval, s'adressa à notre colonel.... "Il n'y a plus qu'à se faire tuer!" lui dit-il.... Oui, je revois les campements du 2e légers.... Il faisait un temps de chien, nous avions les pieds dans la boue....

Je le regardai et il me sembla subitement moins fastidieux.

— Comment! lui dis-je, vous étiez un des combattants de la journée!

—Oh! pardon, je me suis oublié.... Oui, monsieur, j'étais là. Que voulez-vous? quand on parle de cette époque, les souvenirs me reviennent et, dame!—ajouta-t-il d'un air bonhomme,—les vieux sont bavards, vous savez!

Le vieillard commençait à m'intéresser. Ce n'était plus chose banale que de se faire guider sur le lieu d'une des grandes fauchées humaines, par un de ceux qui s'étaient trouvés acteurs de la tragédie. Je me mis à le questionner; il répondait avec une assurance, avec une netteté de souvenirs parfaite. Il racontait des particularités curieuses, sinon bien importantes.

—L'Empereur, dit-il, avait fait un accroc à sa redingote. Nerveusement, il l'agrandissait, si bien que le vêtement finit par ne plus être qu'une loque, et il ronchonnait entre ses dents: "Credieu, credieu!" Rien que cela, mais c'était terrible, je vous jure!

Nous nous promenâmes ainsi quelques instants; il reconstituait très pittoresquement les phases de l'action.

—Tenez, si on creusait là, où s'étend ce champ de blé, on en trouverait des squelettes d'hommes et de chevaux!.... Les dragons furent massacrés, positivement.... On était pressé, on rejeta seulement une petite couche de terre sur les cadavres, tandis que, trois jours après, pour les autres, on prit le temps de les enterrer convenablement... Ah! la guerre!

Nous nous étions rapprochés, en allant et venant, de la petite maison qu'il habitait.

—Au fait, dit-il, si cela vous intéresse, voulez-vous voir mon uniforme?.... Je l'ai gardé.... J'étais du pays, je suis venu là me bâtir cette bicoque, après la paix....

Je le suivis, en touriste convaincu; il ouvrit une armoire.

— Il est un peu mangé des vers, je vous en préviens!

Pourtant, il sortit avec des précautions infinies, une grande capote bleue à laquelle il ne manquait pas un bouton, et un bonnet à poil.

—Hein! quand on avait ça sur la tête?.... Ce ne sont pas les conscrits d'à présent qui pourraient supporter ce poids!.... Vous voyez qu'on n'est pas encore trop cassé, puisqu'on peut encore le coiffer.

Et, en riant, il s'en affublait, puis, après l'avoir ôté, il me le fit peser.

Comme par hasard, sur une planche étaient rangés une foule de souvenirs du grand jour, des balles déformées, des cocardes des boutons, une poignée de sabre, un éperon, une aigle de drapeau. Qui n'est pas un peu bibeloteur? L'envie me prit d'acheter une de ces épaves historiques; mais le paysan de se défendre:

—Je ne peux pas vendre ça, je vous assure!

Avec un louis, j'eus raison de ses scrupules.

Je revenais à l'hôtel, très fier de mes trophées, quand l'aubergiste en me voyant se mit à rire.

—Comment! le père F..... vous a aussi mis dedans?

—Pourquoi?

—Il vous a débité le récit de la bataille?

—Oui!

—Eh bien! ce qui peut vous consoler, c'est que vous n'êtes pas le premier étranger auquel arrive cette mésaventure.

—Quelle mésaventure?

Et, jouissant de ma mine penaude, l'hôtelier me raconta que ce prétendu vieux soldat n'avait jamais servi. Son père, en effet, avait été un des combattants; mais il était mort depuis longtemps, après avoir amassé une somme rondelette à narrer aux visiteurs les péripéties de la bataille. Après lui, son fils avait trouvé l'industrie bonne, et se transformant en ex-grenadier pour les besoins de la cause, il l'avait continuée, se vieillissant habilement comme un acteur, afin d'inspirer confiance.

Tous les ans, il se rendait à Paris et renouvelait, au Temple et chez les marchands de bric-à-brac, sa provision de "souvenirs" militaires; quant au récit, il l'avait appris par cœur dans l'"Histoire du Consulat et de l'Empire".

Son fils, à lui, reprendra le même métier pour son compte; et, tant qu'il y aura des touristes sur l'emplacement du champ de bataille, il y aura, en dépit même de la vraisemblance, un ancien soldat, témoin chimérique de ce fait d'armes, pour en dire les épisodes aux étrangers.

CUISINE

Bœuf bouilli en persillade.

Beurrer un plat, y mettre un lit de chapelure, la moitié d'un hachis de persil et d'échalotes (les échalotes cuites à blanc dans du beurre pendant 25 minutes); ranger dessus le bœuf coupé en tranches minces, recouvrir avec le reste du hachis, saler, poivrer, saupoudrer d'un peu de chapelure, humecter de bouillon et de vin blanc; mettre au four un quart d'heure environ.

Boulettes de poisson.

Oter les arêtes et la peau, hacher très fin la chair avec du lard gras, des fines herbes hachées, y incorporer un peu de mie de pin trempée dans du lait chaud, saler, poivrer, former des boulettes, les tremper dans un jaune d'œuf, les rouler dans la farine et faire frire.

Crème au chocolat.

Chocolat.....3 tablettes
Sucre.....100 gr.
Lait..... 1 litre
Œufs..... 6 jaunes
Beurre fin.... 25 gr.

Faire fondre le chocolat et le sucre dans le lait. Mêler le beurre aux œufs par petits morceaux au fur et à mesure qu'on tourne. Verser dessus le chocolat bouillant en continuant à tourner. Faire prendre la crème en la tournant sur le feu avec une cuillère de bois et en appuyant sur le fond, jusqu'à ce qu'elle épaississe, mais sans laisser bouillir.